

Aujourd'hui, le  
23 avril 2000
[RUBRIQUE](#) [CONTACT](#) [ABONNEMENTS](#) [PIA](#)

SUISSE

**SOMMAIRE**  
suisse:

[Adolf Ogi: «La nouvelle armée coûtera aussi cher, sinon plus, que celle d'aujourd'hui»](#)

[Pierre Aeby, politicien meurtri et président du Parti socialiste suisse malgré lui](#)

**Danse en Terre de Feu?**
**Bogotá à partir de**  
**CHF 730,-**

Réservations jusqu'au 30.4.00

Vols entre le 1.4. et le 11.6.00

**Lufthansa Specials**

**FUITE DES CERVEAUX.** Les scientifiques qui ont émigré, par exemple aux Etats-Unis, peuvent rencontrer la consécration professionnelle... ou une sérieuse déconvenue personnelle. Témoignage en guise de quatrième volet de notre série

**IMPRIMER CET ARTICLE**
**TRANSMETTRE CET ARTICLE**

RECHERCHER

 

PAR DATE ANTÉRIEURE

## Pour un chercheur suisse, l'exil ne conduit pas toujours à l'eldorado

Nicolas Dufour

Jeudi 20 avril 2000

Les jeunes chercheurs prometteurs qui émigrent sous des cieux apparemment plus cléments ne trouvent pas toujours leur bonheur. Alors que la reprise, et la montée des activités liées aux technologies, rend la question de la «fuite des cerveaux» plus aiguë (Le Temps du 12 avril), les exemples ne manquent pas de talents revenus à la case départ après une déception.

Ce fut le cas de Stéphane Jordi, 36 ans, diplômé en biophysique de l'Université de Genève qui travaille aujourd'hui à la Direction des systèmes d'information de la Ville. En 1995, il entre dans une entreprise américaine qui a son siège européen au bord du Léman, tout en conservant un poste d'assistant à l'Université de Genève. Sa compagnie l'envoie régulièrement à son siège en Californie, à Pasadena, dans lequel travaillent 60 à 70 chercheurs et techniciens. Le rêve américain, pour Stéphane Jordi, remontait à son adolescence et quand son entreprise lui propose de rejoindre le siège, il accepte sans hésitation. Il reviendra en Suisse neuf mois plus tard. Retour sur un rêve écorné.

Le Temps: Pourquoi cette attirance pour les Etats-Unis?

Stéphane Jordi: J'étais séduit par le mythe du «tout y est possible» – ce qui est vrai, le meilleur comme le pire. Je me sentais à l'étroit en Suisse, il me semblait que les Etats-Unis offraient des possibilités infinies d'extension du savoir et une culture du risque plus développée, ce qui est aussi vrai.

– Vous arrivez donc à Pasadena en mars 1998. Comment se passe l'installation?

– Sur le plan professionnel, tout s'est déroulé sans difficulté. En fait, j'avais obtenu l'accord en 1997, mais il a fallu plusieurs mois à l'administration américaine pour délivrer le visa. Sur place aussi, j'ai dû attendre neuf mois pour obtenir une pièce d'identité. Les Etats-Unis sont très développés sur certains plans technologiques, mais en terme de société, c'est un peu le Moyen Age.

– Vous êtes donc resté neuf mois...

– Il y a une grande différence entre aller aux Etats-Unis en tant que Suisse, par exemple avec une bourse de chercheur, et y vivre comme Américain. Cela peut paraître frileux, mais il faut comprendre que je n'étais pas du tout intéressé par le monde de la bourse, le système des stock options, etc. Or, les gens planifient ainsi leur retraite et croient se protéger sur le plan social de cette façon. A la cafétéria du laboratoire, quand vous buvez votre café le matin, vous voyez déjà des petits écrans avec les cours boursiers. Or, je venais avec un intérêt professionnel, pouvoir continuer la recherche dans un secteur un peu bouché en Suisse.

- Quel autre choc?
- Il est une chose difficile à expliquer: la différence entre le niveau et la qualité de vie. Lorsque j'ai annoncé ma volonté de revenir, on m'a immédiatement répondu: «On ne peut pas t'augmenter.» En effet, à salaire égal en Californie, les ponctions d'impôt étaient disproportionnées par rapport à la Suisse: 43% de mon salaire, sans caisse de retraite, et je n'arrivais pas à cotiser pour l'AVS. Mais – et cela a trait à la qualité – l'on ne voit pas où passe cet argent en terme de services publics. Voyez l'accessibilité des écoles et des universités. Je me suis dit que si j'avais une famille, je ne voudrais pas que mes enfants doivent se saigner pour aller à l'université et en sortir endettés pour six ou sept ans.
- Ce point a-t-il compté dans votre décision?
- Oui, comme pour la plupart des Suisses émigrés qui abrègent leur mandat. Je me suis rendu compte que ce mode de vie n'était pas pour moi. Il peut sembler précoce de penser à sa retraite quand on a 30 ans, mais voir les personnes âgées faire des paquets dans les supermarchés à 70 ans pour arrondir leurs fins de mois n'est pas un spectacle très réjouissant.
- Mais vous aviez un bon poste, nullement précaire?
- Oui. Mon emploi était satisfaisant, passé les particularités américaines et californiennes (pas de contrat, démission ou licenciement en 24 heures et 10 jours ouvrables de vacances). Mais j'avais l'impression de ne pas partager les mêmes valeurs que les chercheurs que je fréquentais, marqués par le boursicotage et une grande instabilité face au lendemain.
- Pour revenir, n'aviez-vous que les universités comme débouché naturel?
- Mes connaissances en informatique m'ont permis de trouver un emploi en quelques jours. Dans les universités, la situation est beaucoup plus difficile, à moins de réactiver un poste ou de négocier une prolongation du mandat en Suisse. J'ai eu de la chance, car beaucoup de chercheurs s'acharnent sur place ou n'ont simplement pas les moyens de revenir.
- Que diriez-vous à un jeune «cerveau» qui hésite à partir?
- Qu'il faut y aller! C'est une expérience positive, qui permet de découvrir une culture en adoptant le mode de vie local, de manière différente qu'en étant chercheur «suisse», boursier par exemple. On devrait néanmoins penser à assurer des possibilités de retour, en particulier dans le milieu académique. Le label «formation de qualité suisse» coûte quand même très cher au pays si le scientifique, dont le prix du cursus est élevé, n'est pas encouragé à revenir.
- 

**LE TEMPS**29, route de l'Aéroport  
CH-1215 Genève 15**La Une**  
**Sommaire complet**  
**Accédez à tous les forums**tel. (+41 22) 799.58.58  
fax. (+41 22) 799.58.59e-mail [info@letemps.ch](mailto:info@letemps.ch)  
[www.letemps.ch](http://www.letemps.ch)